À la mémoire du colonel et de Mme Paul Paillole.

© 2009 Parigramme/Compagnie parisienne du livre (Paris)

Sommaire

Introduction 5

1er arrondissement 14

2e arrondissement 18

3e et 4e arrondissements 24

5e arrondissement 26

6e arrondissement 34

7e arrondissement 42

8e arrondissement 70

9e arrondissement 98

10e arrondissement 108

11e arrondissement 114

12e arrondissement 120

13e arrondissement 122

14e arrondissement 128

15e arrondissement 134

16e arrondissement 138

17e arrondissement 164

18e et 19e arrondissements 170

20e arrondissement 176

Annexes 180

Index 184

Introduction

Aucune métropole ne mérite plus que Paris le qualificatif, romanesque et mystérieux, de « nid d'espions ». Depuis une partie du XIXe siècle puis tout au long du XXe, la Ville lumière a été la capitale mondiale de l'espionnage. Et ce n'est probablement pas fini avec le XXIe siècle… Paris, « reine du monde », a encore de beaux restes. Même si, la mondialisation aidant, d'autres mégapoles lorgnent la première marche du podium dans la guerre des ombres.

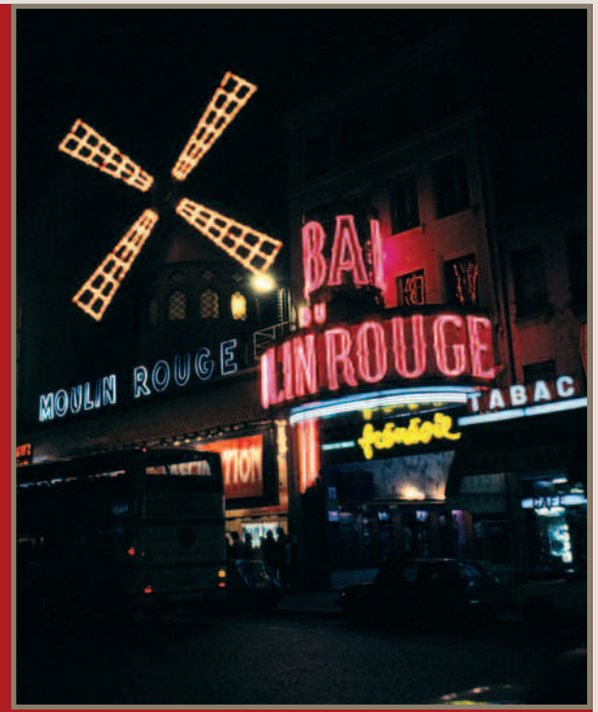
En tant que plaques tournantes, souvent cosmopolites, d'autres cités ont parfois mérité, temporairement, ce vocable de « nid d'espions » : Tanger, Casablanca, Le Caire, Lisbonne, Macao, Hong Kong, Shanghai, New York, Berlin, Genève, Vienne, Prague… Mais elles étaient des nids d'hirondelles ou de pigeons voyageurs, tandis que Paris, dans sa superbe, demeurait un nid d'aigles ! Et pas seulement sous Napoléon Ier.

Une littérature et une filmographie abondantes en témoignent : même si leurs héros ne sont pas toujours, et loin de là, des Français, le décor est bien souvent parisien. La tour Eiffel, le Moulin-Rouge, le Quai d'Orsay, Notre-Dame de Paris, les Champs-Élysées, le Quai des Orfèvres, les Invalides ont abrité autant d'aventures rocambolesques, de ténébreuses affaires que de romances amoureuses, le tout se mêlant souvent.

Dans les romans d'espionnage comme dans les films, Paris est incontestablement la capitale des services de l'ombre. Et cela ne tient pas seulement à l'imagination fertile des romanciers français du XXe siècle tels que Charles-Robert Dumas, Pierre Nord, Pierre Benoit, Jean Bruce, Pierre Genève, Gérard de Villiers ou Gilles Perrault. Des auteurs étrangers comme Frederick Forsyth avec *Chacal*, Dan Brown avec le *Da Vinci Code* (tous deux portés à l'écran), ou des cinéastes comme Alfred Hitchcock avec *L'Étau*, Chris Nahon (*L'Empire des loups*), Frédéric Schoendoerffer (*Agents secrets*), Éric Rochant (*Les Patriotes*) font évoluer leurs espions à l'ombre de la tour Eiffel ou de la pyramide du Louvre.

Tout cela n'est que le reflet d'une vérité incontournable : la Ville lumière est la capitale de l'ombre. Il faut à mon sens, pour lui attribuer ce titre, brasser toutes les caractéristiques que nous rencontrons en nous promenant, ce guide à la main, dans cette sélection parmi les dix mille rues parisiennes.

Ce sont d'abord des dizaines de milliers d'espions qui y pullulent, qu'ils y gravitent ou qu'ils soient résidents de Paris et sa banlieue, celle-ci pourtant impitoyablement exclue de ce guide, qui ne concerne que la capitale intra-muros. Certains – des hommes et un nombre croissant de



Agents de la CIA, espions nippons et transfuges du KGB ne caressent qu'un rêve : voir les danseuses du Moulin-Rouge. Pendant la guerre froide, cela réchauffe.
© Keystone-France

femmes – passent quelques années, souvent par rotation de trois ans, dans une ambassade qui a pignon sur rue, même si ce sont de faux diplomates. Il est facile de les identifier lorsqu'ils viennent de pays démocratiques : bien que jouissant du statut diplomatique, ils n'ont pas passé les concours nécessaires à la fonction. S'ils viennent de dictatures, c'est, au fond, plus simple : une fois sur deux, ce sont des barbouzes et quand ils n'en sont pas, ils dépendent tout de même des gens des Services qui peuvent parvenir à faire nommer l'un d'entre eux ambassadeur.

Quand ces espions appartiennent aux services secrets d'un pays allié de la France, ils procèdent à une liaison officielle, évidemment discrète, avec les services français de contre-espionnage que sont la nouvelle Direction centrale du renseignement intérieur (DCRI) ou la Direction générale de la sécurité extérieure (DGSE), laquelle effectue la même mission via ses propres officiers en poste à l'étranger sous couverture diplomatique.

D'autres agents étrangers – alliés comme ennemis – restent plus longtemps à Paris en tant qu'agents dormants ou « illégaux » sous identité fausse (IF), jusqu'à ce qu'on les rapatrie, les désactive ou qu'ils se fassent identifier par nos contre-espions. Avec, à la clé, expulsion ou condamnation à la prison. Parfois, tout cela se conclut plus mal encore, sur, comme disent les Anglais de l'Intelligence Service, une « terminaison avec extrême préjudice »…

Dans la lutte qui se mène contre des groupes comme Al-Qaïda et leurs alliés talibans, on a vu, depuis 2001, que certains pouvaient être capturés ou enlevés et transférés dans des prisons secrètes ou des bastions carcéraux comme la prison de Guantánamo. On se croit bien loin du « Deuxième Bureau » de papa, dans les années 1920 ! Et pourtant, dès ces années-là, on enlevait et on assassinait beaucoup à Paris. Mais, comme les espions nazis ou staliniens en étaient alors responsables, on trouvait que c'était abominable.

Passons…

La guerre d'Algérie est terminée depuis deux ans, les vraies barbouzes rangent leurs flingues. Ici, celles de Michel Audiard et Georges Lautner.
© Rue des Archives / Collection CSFF

D'autres agents secrets passent toute leur vie à Paris, quand ils sont vraiment français, comme fonctionnaires du contre-espionnage, agents du renseignement extérieur, techniciens des écoutes téléphoniques, chiffreurs des ministères, cadres des forces spéciales, traducteurs dans les langues rares, linguistes et analystes, médecins et psychologues, archivistes et documentalistes, informaticiens et meneurs de la guerre sur le cyberespace ou veilleurs de l'intelligence économique. Avec les nouvelles technologies, on croirait presque voir naître chaque jour une nouvelle forme d'espionnage. Sans parler des agences privées de détectives et autres cabinets de consultants en sécurité, qui constituent aux yeux des professionnels la plaie du métier… quand ils ne les utilisent pas en sous-traitants, bien sûr !

Du côté de l'État, cette communauté du renseignement est bien hiérarchisée et structurée, à moins qu'une « drôle de guerre », comme ce fut le cas en 1940, ou une « sale guerre », comme celle d'Algérie, menace ou pulvérise l'appareil d'État et fragmente les services spéciaux. Ce qui, en retour, provoque l'émiettement de ceux-ci et la naissance de nouveaux services, parfois issus de réseaux amateurs de résistants, parfois de services parallèles qui agissent indépendamment des agences officielles. C'est ainsi qu'ont été formés les agents secrets du contre-espionnage du commandant Paillole ou ceux de la France libre du colonel Passy, à partir de l'été 1940. Or, ce sont ces derniers, les mêmes gaullistes, ou leurs petits frères, qui ont, pendant la guerre d'Algérie, créé les réseaux de *barbouzes* pour combattre l'Organisation de l'armée secrète (OAS) qui menaçait, une fois encore, la République – cette fois, la Ve – et voulait abattre le chef de l'État, le général de Gaulle, l'homme du 18 juin 1940… Nombre d'agents ont dû, plus que jamais, se livrer à une guerre secrète pour permettre à la France de recouvrer soit son indépendance, soit son intégrité.

Une estimation de la communauté du renseignement français peut, grosso modo, s'évaluer ainsi :

- **DGSE** (Direction générale de la sécurité extérieure) : **4 500**
- **DCRI** (Direction centrale du renseignement intérieur) : **1 800**
- **DRM** (Direction du renseignement militaire) : **1 800**
- **DPSD** (Direction de la protection et de la sécurité de Défense) : **1 700**
- **DNED** (Direction nationale des enquêtes douanières) : **700**
- **GIC** (Groupement interministériel de contrôle) : **3 000**
- **Divers** (Affaires étrangères, Secrétariat général de la Défense nationale, intelligence économique, etc.) : **500**

TOTAL : 14 000

Avec les espions étrangers, on dénombre donc quelque vingt mille agents secrets français actifs, si l'on compte les espions dormants, les honorables correspondants et même les espions retraités, prêts à reprendre du service pour une mission, qui se retrouvent dans les amicales.

Beaucoup des personnages évoqués dans ce guide sont des espions morts et enterrés dans les grands cimetières qu'ils utilisaient jadis pour établir des contacts grâce à des « boîtes à lettres mortes ». Mais, comme disent les Britanniques, qui ont peut-être été les plus nombreux, et depuis le plus longtemps, à espionner dans Paris : *Old spies never die*. « Les vieux espions ne meurent jamais… »

Homme ou femme ? Au service des rois Louis XV et Louis XVI, le chevalier d'Éon (1728-1810) use de tous les artifices. Ici en mission à Londres, où il/elle croise le fer.
© Mary Evans / Rue des Archives

Les services spéciaux de Sa Majesté, parlons-en ! Dès les temps les plus reculés, les rois de France ont organisé un embryon de service secret dans Paris, autant pour surveiller la population que pour prévenir les menées des espions étrangers. Et Paris est devenu un vaste de champ de rivalités secrètes des puissances voisines, au moins depuis sa première modernisation sous Henri IV. Un XVIe siècle où les *English Spies* de Sa Gracieuse Majesté Élisabeth Ire surveillaient *los espiás* de l'Espagnol Philippe II, au Louvre et ailleurs. Au siècle suivant, c'étaient des doubles jeux de la Bretonne Louise de Kéroual – plus troublante et pire ennemie de d'Artagnan que Milady –, espionnant tour à tour pour le roi d'Angleterre et pour le roi de France. Puis ce furent les mille et une aventures de Beaumarchais, de l'hermaphrodite chevalier d'Éon et du « Secret du roi » – dévoilé par l'écrivain Gilles Perrault – alors que les Britanniques voulaient empêcher que soit alimenté en armes le mouvement d'indépendance des Américains. Au début du XIXe siècle, les services de William Pitt et de l'amiral Nelson ont ferraillé dans Paris avec les policiers de Joseph Fouché et les sergents du renseignement militaire de Karl Schulmeister. Cependant, au fil du siècle, d'ennemis héréditaires, les espions de l'Intelligence Service (le MI6 extérieur et le MI5 intérieur) sont devenus des alliés des Français en Europe, même s'ils sont restés adversaires dans le monde colonial. La montée en puissance des espions germaniques a, évidemment, inversé la tendance. Napoléon III a grandement perdu la bataille de Sedan, en 1870, parce que le chancelier Bismarck possédait un service d'espionnage supérieur, le IIIb. Et l'affaire Dreyfus, vingt ans plus tard, n'a fait que renforcer cette tendance au bras de fer entre espions français et allemands avec l'implosion du tout jeune service de renseignement français, la déplorable « Section de statistique ».

Depuis 1870, trois guerres ont eu lieu, au cours desquelles la France a été occupée, en tout ou en partie. D'où de multiples histoires d'espionnage, même quand l'envahisseur prussien, puis allemand, n'a pas réussi à envahir Paris. On découvrira dans ce guide combien la ville a été marquée par des épisodes d'espionnage lors de la Première Guerre mondiale : c'est d'abord la paranoïa engendrée par la guerre des espions en jupon, l'intrigante Fräulein Doktor, la mythomane Marthe Richard ou la capiteuse Mata Hari. Puis la naissance des systèmes d'interception à la tour Eiffel et au mont Valérien et de la bataille des codes. Et encore – et toujours ! – les espions de l'*Union Jack* qui installent des bases secrètes dans Paris à l'insu des Français, comme le capitaine Bruce, rue Saint-Roch.

Des années 1920 à l'Occupation puis à la Libération, Paris deviendra le champ clos de la guerre des services nazis contre les démocraties chancelantes puis les réseaux de résistants, alors que les services soviétiques et anglo-saxons essaieront d'arbitrer au cœur de la guerre des ombres. On peut dire sans se tromper que la Résistance a commencé dès 1936, quand le formidable commandant Paillole, grâce aux moyens octroyés par Léon Blum, animait la section antiallemande du 2 bis, avenue de Tourville ou quand des esprits épris de liberté acheminaient secrètement des armes pour la République espagnole, tels Gaston Cusin ou l'insubmersible dissident communiste Jean Cremet dans le sillage d'André Malraux !

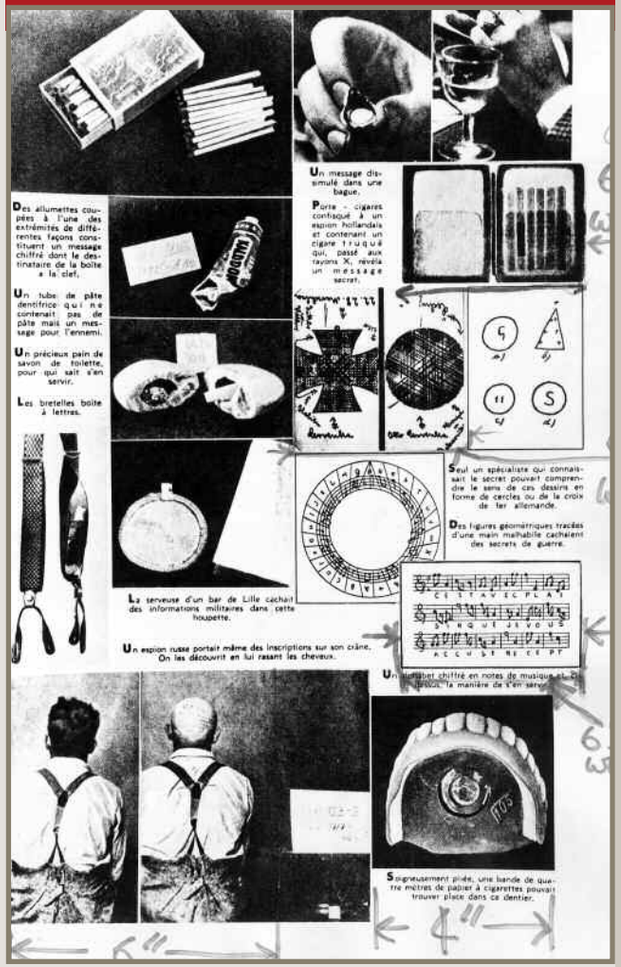
Libre, Paris est forcément ouvert sur le monde. Des Américains affluent à Paris, de l'OSS à la CIA : après 1945, la présence bénie puis honnie des agents de l'Oncle Sam en témoigne. Elle est contrebalancée par celle, massive, des services secrets soviétiques et de leurs alliés du pacte de Varsovie, les Tchécoslovaques, Hongrois, Bulgares, Allemands de l'Est, Polonais. Sans oublier d'autres services communistes d'Europe orientale qui se sont rapprochés des Chinois de Mao : les Albanais, Roumains, Yougoslaves.

C'est ici une autre caractéristique du Paris de la guerre froide, qui dure de 1947 à 1989 – un parti communiste fort est l'objet de toutes les sollicitations de la DST (Direction de la surveillance du territoire) et des RG (Renseignements généraux), regroupés de nos jours dans la DCRI, comme le prouvera l'étonnante opération « Aquarium », l'espionnage contre le quartier général du PCF, place du Colonel-Fabien, au temps de Georges Marchais, son secrétaire général.

La première grosse opération de contre-espionnage de la DST à Paris se déroulera contre la BCEN, la banque soviétique, dans les années 1950. Car c'est une autre explication de l'importance de Paris que d'être une place financière et bancaire, même si cette importance a été sans doute moindre que Zurich, Berne ou Hong Kong dans ce domaine. Mais, tout de même, on verra souvent des sociétés-écrans se présenter autant comme gisement de moyens pour les services spéciaux que comme couverture à des missions secrètes, entre autres en Afrique, par ricochet. Cela est aussi vrai dans le privé que dans des grandes entreprises d'État, souvent constituées sous le gaullisme. Dans les années 1970 à 1990, d'importants scandales impliquent des sociétés comme Thomson ou la compagnie pétrolière Elf – des avions renifleurs aux diverses affaires de corruption liées aux réseaux africains de Jacques Foccart et au service Afrique du SDECE (Service de documentation extérieure et de contre-espionnage – prononcer *sdek*), jusqu'à celle des frégates de Taiwan et des sous-marins de Karachi.

Le monde de la diplomatie internationale s'est souvent retrouvé sous les lambris des ministères et salles de conférences parisiens accueillant des conclaves pour la paix. Il suffit de songer aux premières réunions, discrètes, pour la paix au Viêt-Nam ou à celles, en fanfare, sur le Kosovo. Ce genre d'événement attire naturellement des nuées d'espions autant que de diplomates.

De même, des structures comme l'OCDE, l'Unesco, l'Unicef, entre autres, constituent autant de ruches favorisant l'implantation d'officiers de renseignement étrangers. Pour ne prendre qu'un seul exemple, le ratio de la délégation soviétique à l'Unesco à la fin de la guerre froide, en 1989, est à cet égard significatif. Selon la DST, sur 36 fonctionnaires soviétiques, 7 sont des agents du KGB, auxquels il faut ajouter ceux qui opèrent au sein du secrétariat de l'Unesco, soit 12 officiers du KGB sur 63 représentants soviétiques. On aurait évidemment tort de penser que cette tendance s'est réduite avec la fin de l'URSS. Au contraire : avec la naissance de nouvelles Républiques – baltes ou d'Asie centrale –, de nouveaux services secrets



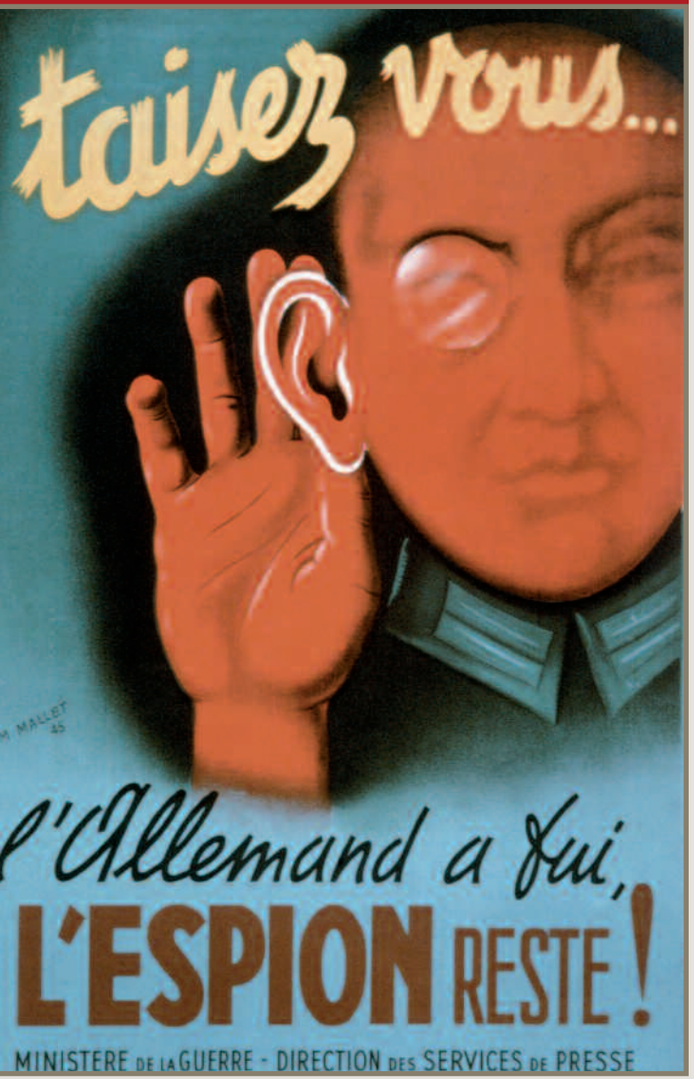
Le Meccano de l'espionnage vu dans les années 1930 par la presse populaire : trucs et astuces des agents spéciaux et codes secrets font rêver petits et grands.
© TopFoto / Roger-Viollet

nationaux ont vu le jour, multipliant le nombre d'espions.
Aux structures diplomatiques se joignent celles liées à la coopération avec le tiers-monde – les actuels « pays émergents » –, en direction des anciennes colonies d'Afrique noire et du Maghreb. Longtemps, Paris, capitale de l'ancienne puissance colonisatrice, a aussi vu les futures élites africaines y faire leurs études. Souvent, Américains et Soviétiques, en tête de liste, ont tenté de convertir à leurs idéaux politiques et économiques respectifs de jeunes étudiants africains francophones, directement sur les campus et dans les cités universitaires. Et aussi de les recruter, sinon comme agents de renseignement, du moins comme décideurs sous influence. On suivra ainsi dans ce guide la bataille entre services français et CIA sur ce plan.
La décolonisation a entraîné une série noire d'enlèvements et d'assassinats en plein Paris. Perpétrés la plupart du temps par des services secrets des nouveaux dictateurs africains, ils ont, hélas, souvent bénéficié de la compréhension des services de police et de contre-espionnage français et des célèbres réseaux Foccart.
L'affaire Ben Barka est la plus célèbre, non seulement à cause des répercussions qu'elle a eues sur la crise du gaullisme, mais pour avoir provoqué la refonte des services de police et de renseignement à partir de 1966. Trente ans plus tôt, au cours d'une interview de Madame Claude, la célèbre animatrice de réseaux de call-girls qui n'arrivait pas à convaincre qu'elle n'avait aucun lien avec les services spéciaux, j'ai entendu celle-ci répondre à une question concernant Ben Barka : « Il n'a jamais fréquenté mes filles, mais on ne peut pas en dire autant de quelqu'un de son entourage proche[1]. »
Car il s'agit là d'une autre facette de cette histoire décidément riche en ressorts étonnants. Celle que constituent les soupirs et murmures qui se nouent dans les alcôves et derrière les paravents. Faut-il rappeler que, pour le monde entier, Paris est la capitale de l'amour et du sexe ? Et que les Françaises passent pour les plus expertes au monde ? Vu d'ailleurs, l'exotisme s'inverse. C'est l'une des raisons pour lesquelles, si vous êtes un homme, agent de la CIA comme du KGB, dans la seconde moitié du XXe siècle, la capitale française est un poste de rêve. Mais, en même temps, une sacrée chausse-trappe, puisque les services français profitent de l'attrait qu'exercent sur les étrangers les « p'tites femmes de Paris »...
Esquissons un sourire. Je me rappelle avoir entendu le général Grossin (surnommé « Petit Néné ») me dire que, quand il était chef du SDECE, un transfuge soviétique ou une délégation des services secrets japonais avaient une requête commune, toujours la même : qu'un officier de la « Piscine » – surnom du SDECE, parce qu'il se trouve en face de la piscine des Tourelles – l'emmène voir les danseuses du Moulin-Rouge ou les *girls* du Lido. Pour les Japonais, le Moulin-Rouge avait valeur d'icône à cause des dessins de Toulouse-Lautrec représentant la Goulue et autres filles à la culotte fendue, à leur yeux aussi suaves que leurs estampes signées Utamaro... Et ils ne manquaient pas d'envoyer à leurs sages épouses des cartes postales avec, comme dirait James Bond, leurs *Bons baisers de Paris* !

1. Roger Faligot, Rémi Kauffer, Interview de Madame Claude in *Penthouse*, mai 1990.

À courte distance de l'endroit où il a été kidnappé, Mehdi Ben Barka reçoit l'hommage de la République. Mais quand celle-ci ouvrira-t-elle les archives de la Piscine expliquant ce crime ?
© Archives Faligot

Dans l'entre-deux-guerres, diplomates et hommes politiques ont fréquenté les maisons closes renommées – telles les légendaires One Two Two ou Sphinx – et les réseaux de call-girls. Or, cet amour tarifé est étroitement lié aux services de contre-espionnage, qui ont su en tirer parti. C'est l'époque où Mistinguett est indicatrice des Renseignements généraux, puis, pendant le second conflit mondial, celle où l'acteur Michel Simon, assidu de ces maisons, espionne pour le compte de l'Orchestre rouge.
Et combien d'histoires ont pour cadre les palaces de renommée mondiale, le Lutetia, le Meurice, le Claridge, le George V, le Ritz, le Crillon, où le réseau des grooms et garçons d'étage fonctionne souvent de mèche avec les agents secrets ?
Cela se passe dans l'ouest et au cœur de Paris, tandis que, dans les quartiers populaires et faubourgs de l'Est parisien, s'activent les militants d'un des plus dynamiques partis communistes d'Europe. Ils ont aidé, dans les années 1920 et 1930, des services secrets de l'Armée rouge. Puis, pendant la guerre civile espagnole, les agents secrets de Staline ont également joué un rôle important en France, du fait de sa proximité géographique, tout comme ils ont bénéficié de l'aide des communistes français pour traquer les Russes blancs dans Paris. C'est ainsi qu'on a vu, pour prendre ce seul exemple, l'Anglais Kim Philby faire escale dans la Ville lumière avant de rejoindre l'état-major du général Franco. On n'a su que bien plus tard qu'il travaillait en réalité pour le NKVD, sous la couverture de journaliste du *Times* puis d'officier du MI6, le Renseignement britannique.
Pendant l'occupation allemande, ces services vont jouer un rôle considérable, comme on le verra avec le Service B, l'Orchestre rouge, les réseaux du GRU, agence d'espionnage de l'Armée soviétique, intimement liés au développement des Francs-tireurs et partisans. La guerre des « ombres », à laquelle se mêlent les agents de la France libre, les Britanniques du MI6 et du SOE, les Américains de l'OSS (la future CIA), fait rage dans Paris. Je traite ici uniquement de quelques affaires de Résistance organiquement liées aux services secrets, puisque Anne Thoraval a déjà publié, chez Parigramme, le très complet *Paris, les lieux de la Résistance*.
Après l'Holocauste, on verra que les espions israéliens du Mossad s'implantent durablement, en s'appuyant sur la plus grande communauté juive d'Europe de l'Ouest, relativement plus préservée qu'ailleurs de la barbarie hitlérienne. N'oublions pas que le Mossad a d'abord été un service de sauvetage et d'exfiltration de Juifs européens vers la Palestine avant de devenir, en 1949, l'un des plus célèbres services secrets jusqu'à nos jours, celui de l'État d'Israël naissant. La fin des anciennes colonies maghrébines ouvrira une voie royale à la politique proarabe du général de Gaulle. Résultat : au moment où l'homme du 18 juin démissionne, en 1969, Paris devient le champ clos des batailles entre ce même Mossad et les factions du nationalisme palestinien qui revendiquent la libération des territoires occupés par Israël. Si l'on excepte, peut-être, le Liban, la capitale française est sans doute le lieu où se sont entretués le plus d'agents secrets et terroristes du Moyen-Orient et où, comme Michel Audiard le fait dire à Bernard Blier dans *Les Tontons flingueurs* (1963), on va les trouver « aux quat'coins de Paris, éparpillés par petits bouts, façon puzzle »...
À la tradition, aujourd'hui écornée, d'asile politique, il y a un revers : les tentatives d'assassinat de réfugiés politiques en exil sont légion à Paris. Surtout dans les années 1970 et 1980, où les barbouzes moustachues de dictatures latino-américaines, les agents secrets aux yeux bridés ou les espions bulgares et yougoslaves tirent dans tous les sens. Quand ils ne vous expédient pas *ad patres* d'un coup de parapluie empoisonné !
À vrai dire, le monde du renseignement est entré, ces années-là, dans une ère d'une violence inouïe, qui a vu les attentats se multiplier, notamment à la suite des conflits du Moyen-Orient et des états de siège du monde



Mai 1945. La guerre mondiale est terminée, mais la guerre secrète de l'espionnage se poursuit. Si l'on se méfie encore des agents nazis, bientôt les taupes rouges de la guerre froide seront la cible.
© J.M. Steinlein / Keystone-France

hispanique (Pays basque et dictatures d'Amérique latine). C'est l'époque où de pseudo-diplomates iraniens ou latinos tombent comme des mouches, à commencer, le 11 mai 1976, par l'ambassadeur de Bolivie, Joaquín Zenteno Anaya, qui avait mené la traque contre Che Guevara.
Une culture de la violence – entre djihad et corrida – a pris par surprise et largement désorganisé les grands services spéciaux qui, jusqu'alors, se livraient dans Paris une guerre sourde, presque à fleurets mouchetés.
La tentative d'officines anticommunistes de la CIA de démontrer que le KGB était le chef d'orchestre de ces mouvements de libération nationale a fait long feu. On sait, depuis l'ouverture des archives de Moscou et la déclassification de documents à Washington, qu'il n'en était rien. Marcel Chalet, jadis patron de la DST, avait une expression pour expliquer le rôle de Youri Andropov, « grand chef » à Moscou ces années-là, vis-à-vis des mouvements terroristes : « Il n'était pas le chef d'orchestre, mais ça n'empêchait pas son KGB de distribuer des clarinettes… »
Cela explique que des terroristes de la Fraction Armée rouge allemande ou les soldats perdus de la cause palestinienne, tels Carlos ou Abou Nidal, trouvaient une base de repli derrière le rideau de fer. De même que certains groupes radicaux d'extrême droite bénéficiaient de la complaisance de la CIA. C'est en Italie, et non en France, que s'est situé le « triangle des Bermudes » qui vit l'affrontement, extrêmement violent, des Brigades rouges et des réseaux « Gladio » de la CIA.
Le grand nombre d'assassinats d'opposants ou de savants arabes commis dans Paris par les Israéliens a participé à cette spirale de la violence. Tout cela a obligé les services secrets français, à commencer par la DST, les RG – aujourd'hui fondus au sein de la DCRI – et la DGSE, à organiser des pôles antiterroristes et à cultiver un savoir-faire sans égal concernant le monde arabe et iranien. D'une certaine façon, si Paris a été épargné au lendemain des attentats fomentés par Oussama Ben Laden et ses alliés dans d'autres pays, c'est que les spécialistes du contre-espionnage français possèdent une longue expérience de la lutte contre le terrorisme arabe ou musulman. Et ce, depuis la guerre d'Algérie, en passant par les batailles interpalestiniennes et les attentats montés par les services secrets irakiens, syriens ou iraniens.

Ce guide ne prétend pas être exhaustif. Il aurait fallu plusieurs volumes pour être complet. L'auteur propose simplement un coup d'œil panoramique qui donne une idée de l'intensité, au fil des décennies, de la présence des services spéciaux dans la capitale. Ainsi que des affaires retentissantes qui marquent l'histoire parisienne, autant, souvent, qu'internationale. Les unes sont indissociables de l'autre. Paris est univers. Le monde se reflète dans son histoire récente. Dans ses quartiers, ses rues, ses immeubles – et certaines anecdotes seraient restées à jamais dans l'ombre si je n'avais décidé de les narrer. Et, si d'autres récits nous font cheminer dans la grande Histoire, ce sera, souvent, avec un regard nouveau.

Le lecteur notera que l'une des originalités de ce livre consiste à dessiner une singulière cartographie de la Ville lumière, avec ses arrondissements ou quartiers marqués par la présence de telle ou telle communauté du renseignement. Les services de renseignement militaire sont centrés autour du ministère de la Défense et des Invalides, tandis que le SDECE (plus tard DGSE) a viré d'ouest en est, dans le 19e. On voit, au Quartier latin, des assassinats en série de militants palestiniens, tiers-mondistes et du monde arabe survenant dans le 6e arrondissement. Dans le 10e, aux abords de la gare du Nord, se croisent, à soixante ans de distance, le Mahatma Gandhi en 1931 et Pottu Amman, chef des services secrets des Tigres tamouls, l'assassin de Rajiv Gandhi. Dans le 11e se déroule la guerre des Balkans. Dans le 13e, la guerre secrète des Chinois, des Vietnamiens, des Japonais et de leurs mafias. Il est évident que les 8e et 16e arrondissements se taillent la part du lion, du fait de l'importante concentration des ambassades et institutions qui leur sont liées, tandis qu'y grouillent les barbouzes de pays totalitaires qui s'entendent bien entre elles. À travers le temps, les Soviétiques ne voient aucun inconvénient à reprendre des bâtiments ayant appartenu jadis à la Gestapo, et à trinquer, dans les années 1980, avec les représentants de la junte argentine. On verra les immuables, les Anglo-Saxons, papillonner du côté des rues de Rivoli et du Faubourg-Saint-Honoré, de l'avenue Gabriel et de celle de l'Opéra.
Tous ne pensent qu'à une chose : comment utiliser le jardin du Luxembourg, la station Châtelet, l'Hôtel Crillon, la Crêperie de Plougastel, le deuxième étage de la tour Eiffel, la salle des pas perdus de la gare du Nord, la tombe de Blanqui au Père-Lachaise, la bibliothèque de Beaubourg et des milliers d'adresses apparemment insignifiantes comme « boîtes à lettres mortes » ou « appartements conspiratifs », lieux prévus pour des « rendez-vous secondaires » ?
Et peut-être se disent-ils qu'ils ont bien de la chance d'être « officiers traitants », « agents dormants », « illégaux » ou « chargés de liaison » ; bref, espions à Paris !

James Bond poursuit ses aventures au XXIe siècle. En 2006, une affiche de *Casino Royale* dans Paris, avec Daniel Craig dans le rôle du célèbre agent 007.
© Pascal Faligot